

UNE SI LONGUE MARCHÉ, DOMINIQUE LOREAU, 2022

À quatre pattes, armée d'une lampe de poche, une enfant éclaire le dessous d'un canapé. Le faisceau révèle, recroquevillé, cherchant à pénétrer l'angle du mur... un crabe. Fixant la caméra. Tandis que l'enfant chantonne « *petit crabe...* ». Mise en scène d'un cauchemar ? La séquence pourrait l'être tant la physionomie du crabe – variante humide de l'araignée, une paire de pattes en plus – suscite la répulsion. Trouver des crabes dans son lit, dans son sac à main, en découvrir des dizaines, morts, sur le sol de sa cave. En rencontrer sur le parking du supermarché. Les écraser en vélo et sentir leur odeur de crustacé envahir l'air. Telle est l'expérience vécue par les habitant·es du Brabant flamand depuis que la vallée du Démer, affluent de l'Escaut, est le théâtre d'un phénomène migratoire d'une ampleur inédite.

À partir de ce fait divers qui a défrayé la chronique en Flandre en 2016, *Une si longue marche* déploie, dans la petite ville d'Aarschot et en pleine épidémie de Covid, une méditation poétique sur notre rapport au vivant. Importés par accident en mer du Nord au début du 20^e siècle dans les cales des navires en provenance d'Asie, les crabes poilus de Shanghai se sont depuis remarquablement adaptés à leur nouvel environnement. Au printemps, ils remontent le cours des rivières pour vivre en eau douce, parcourant une dizaine de kilomètres par jour. À l'automne, ils accomplissent le trajet inverse pour revenir pondre et mourir dans la baie d'Anvers. En décortiquant la figure du crabe, Dominique Loreau expose les projections inquiètes dont il est l'objet. Mais qui représente vraiment un danger ? *Eriocheir sinensis* ou l'adjectif « invasif » dont on l'affuble ? Quelles sont ces formes du vivant que nous décrétons bonnes à éradiquer ?

Métaphore de nos replis contemporains, le crabe est l'hôte indésirable, le nuisible par excellence. Dans une tribune publiée dans *Le Monde* le 10 août dernier (1), l'écologue Nicolas Loeuille appelait à bannir l'expression « espèce invasive ». Le paysagiste Gilles Clément, déjà, soulignait ce que le recours à cet adjectif suggérait de notre relation au vivant : « *Invasif est péjoratif. Il signifie à faire disparaître. C'est la guerre* » (2). De celle déclarée par la Belgique au crabe chinois, Dominique Loreau relate quelques épisodes, filmant notamment des employés municipaux dispersant à coups de canons à eau les hordes de crabes. Mais rapidement, le film quitte la rive documentaire pour aborder le territoire d'une « *fiction de philosophie expérimentale* » (3). Le crabe devient l'étranger, le Chinois, le migrant. Il vient nous saisir jusque dans notre peur de l'accident nucléaire. À Doel, où la centrale pompe l'eau de l'Escaut pour alimenter son système de refroidissement, 40 000 crabes ont été exfiltrés de ses cuves en 2016. Faisant alterner un plan sur une armée grouillante le long des berges du Démer et un autre de la centrale nucléaire, le montage ouvre des interprétations réversibles : le crabe est-il cette espèce de « *galeat marchant* » (4) qui fera dérailler le système ? Provoquera la Grande Panne ? Ou au contraire un lanceur d'alerte signalant, par sa fuite, un modèle de développement auquel il convient de tourner le dos, pour le salut de l'ensemble du vivant ?

Dans ses travaux d'éthologue, Vinciane Despret défend l'idée que le mode d'habiter propre à chaque espèce animale produit un monde (5). *Une si longue marche* participe de cet inventaire : il existe un territoire marché par les crabes qui s'étend des lacs de la province du Jiangsu aux vallées brabançonnaises en passant par Shanghai et la mer du Nord.

Pour le manifester, Dominique Loreau déploie de longs travellings au ras de l'eau, convoque une mélodie traditionnelle chinoise, mais aussi, en bonne cartographe, l'art du dessin. Là où l'on attendrait une référence – évidente pour une autrice nourrie de culture classique et dont la première vocation était la peinture – aux natures mortes aux coquillages, elle se départ de cet héritage occidental et se tourne vers l'iconographie chinoise. Et, en mettant en scène la main d'une peintre, associe son propre geste de cinéma à ceux, légers et liquides, du glissement du pinceau et de l'encre sur le papier. Poursuivant le même but que les *Still Life* aux homards, écrevisses et autres crustacés, nourritures saisonnières pour le regardeur du 17^e siècle, son film invite à méditer sur le caractère cyclique de la vie. De la même façon qu'elles permettaient aux maîtres flamands de faire preuve de leur art de la composition, Dominique Loreau agence finement les éléments de sa réflexion sur notre relation au vivant.

Enfin, en inventant une vanité à partir d'images produites par un drone, une GoPro ou un téléphone portable, elle rejoint aussi le dessein ancien d'offrir une expérience sensorielle immersive. Après le lamantin d'Ariane Michel (*Les Hommes*, 2007) ou l'âne de Jerzy Skolimowski (*Eo*, 2021), *Une si longue marche* rend compte d'un mode crustacé d'attention au monde. Pendant soixante et une minutes, avoir rêvé adopter ce point de vue-là nous a modifiés. À l'instar de celle qui s'est laissée affecter par les crabes qu'elle filmait, qui en a abrité plusieurs chez elle le temps du tournage (allant jusqu'à leur reconnaître des talents d'acteurs différenciés), le spectateur d'*Une si longue marche* voit son champ de perception augmenter. En 1993, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss écrivait que « *le moyen le plus simple d'identifier autrui à soi-même, c'est encore de le manger* » (6). Chargés en métaux lourds, les spécimens flamands d'*Eriocheir sinensis*, sont impropres à la consommation. Parce qu'il pourrait néanmoins y avoir quelque bénéfice à incorporer les caractères d'un animal aussi craintif que résolu, aussi résistant à l'adversité qu'inoffensif, Dominique Loreau invente la transsubstantiation par l'acte de filmer. Et en multipliant les mondes, rend le nôtre plus habitable.

(1) Nicolas Loeuille, « Protection de l'environnement : "Le concept d'espèce utile ou nuisible est scientifiquement dépassé" », *Le Monde*, 10 août 2023

(2) Revue *Garden_lab* #06 - Être jardinier

(3) Selon l'expression forgée par la philosophe

et éthologue belge Vinciane Despret, avec laquelle Dominique Loreau entretient un dialogue depuis l'écriture de *Dans le regard d'une bête* (2011) qui marque le

début de la réflexion de la réalisatrice sur notre relation aux animaux. (4) Jules Renard, *Journal 1887-1910*
(5) Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*, Actes Sud, 2019

(6) Claude Lévi-Strauss, «°Siamo tutti cannibali°»,
La Repubblica, 10 octobre 1993